

## Paul Ricœur et la question de la singularité et de l'unicité de l'événement à l'épreuve de la Shoah

Christian Delacroix

### Résumé:

Il s'agit dans cet article d'analyser le travail de *désingularisation relative* de l'événement que Ricœur opère par couplage avec le récit dans *Temps et récit* au début des années 1980, puis la reprise de la question de la singularité et de l'unicité de l'événement dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (paru en 2000) dans le cadre théorique recomposé de la représentation historique mise à l'épreuve de "l'événement aux limites" qu'est la Shoah. Dans *Temps et récit* Ricœur entend dépasser, par l'entrecroisement entre histoire et fiction appliqué à des événements fondateurs d'identité collective comme la Shoah, l'aporie épistémologique de la dichotomie entre une histoire qui dissout l'événement dans l'explication et une attitude purement émotionnelle face aux événements à intensité éthique considérable. Cette narrativisation de l'événement se heurte cependant à la puissance traumatique de l'extra-textuel radical de l'événement-Shoah qui constitue ainsi un défi pour la représentation historique du passé. C'est cette question que Ricœur reprend dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, mais cette fois-ci cet examen a été largement reconfiguré par la dialectique de la mémoire et de l'histoire contribuant à la représentation du passé. Tout en distinguant l'incomparabilité absolue au plan moral de la Shoah et l'incomparabilité relative (c'est-à-dire la comparabilité possible) sur le plan historiographique, Ricœur maintient que l'enchevêtrement entre jugement historiographique et jugement moral est inévitable, ouvrant ainsi sur la grande question de la responsabilité sociale, politique et éthique de l'historien.

*Mots-clés:* Événement, Shoah, ontologie négative du passé, identité narrative, inscrutabilité, représentance.

### Abstrat:

The aim of this article is to analyze the work of the event's *relative desingularisation* that Ricœur operates by coupling with the narrative in *Time and Narrative* in the early 1980s, then the re-opening of the question of the singularity and uniqueness of the event in *Memory, History, Forgetting* (in 2000) in the reconstructed

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 8, No 1 (2017), pp. 32-44

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2017.400

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

theoretical frame of historical representation put to the test of the "event at the limits" which is the Shoah. In *Time and Narrative* Ricœur intends to transcend, through the interweaving of history and fiction applied to founding events of collective identity like the Shoah, the epistemological aporia of the dichotomy between a history which dissolves the event in the explanation and a purely emotional attitude in the face of events of considerable ethical intensity. However, this narrativisation of the event runs up against the traumatic power of the radical extra-textual of the event — the Shoah, which thus constitutes a challenge for the historical representation of the past. It is this question that Ricœur takes up in *Memory, History, Forgetting*, but this time the investigation has been largely reconfigured by the dialectic of memory and history, contributing to the representation of the past. While distinguishing the absolute moral incomparability of the Shoah and the incomparability relative to the historiographical plane (i.e., possible comparability), Ricœur maintains that the entanglement between historiographical judgment and moral judgment is inevitable, thus opening up the great question of the social, political and ethical responsibility of the historian.

*Keywords: Event, Shoah, Negative ontology of past, Narrative identity, Inscrutability, and Standing for.*

# Paul Ricœur et la question de la singularité et de l'unicité de l'événement à l'épreuve de la Shoah

Christian Delacroix

La question de la singularité, exemplifiée par celle de l'unicité de l'événement, tient une place de choix dans le récit historiographique du combat des historiens pour une histoire scientifique. Ce combat a été en particulier mené par l'histoire-science sociale qui domine l'historiographie occidentale dans les années 1960-1970 et porté en France par le courant des *Annales*. Ce serait contre la singularité et en particulier contre le culte de l'événement unique et au nom de l'adage aristotélicien "il n'est de science que du général" que se serait construite cette histoire scientifique. Je ne rappellerai pas ici l'argumentaire des sociologues durkheimiens en France (en premier lieu François Simiand) contre "l'idole individuelle" de la tribu des historiens et contre "l'histoire événementielle," argumentaire en partie repris par Lucien Febvre et Marc Bloch contre leurs prédécesseurs historiens qualifiés de "méthodologistes impénitents"<sup>1</sup> (nous disons aujourd'hui plutôt "méthodiques") et qui a fait écrire à Fernand Braudel que "la science sociale a presque horreur de l'événement."<sup>2</sup> Tous les postulats épistémologiques de la notion d'événement sont ainsi remis en cause: unicité, contingence et non répétabilité. Une remise en cause qui résulte du déplacement de l'axe principal de l'investigation historique de l'histoire politique vers l'histoire sociale et que les démarches quantitative et sérielle durcissent encore. Cette version du "récit de légitimation" de l'histoire scientifique qui considère l'événement comme un "scandale épistémologique" et qui radicalise l'opposition entre singularité et explication historique sous les auspices du dualisme événement/structure a été sérieusement déstabilisée par la relecture qu'en a faite Paul Ricœur dans *Temps et récit* au début des années 1980.<sup>3</sup> J'analyserai en premier lieu le travail de *désingularisation relative* de l'événement par couplage avec le récit opéré par Ricœur dans *Temps et récit* puis la reprise de la question de la singularité et de l'unicité de l'événement par Ricœur dans son livre paru en 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*<sup>4</sup> (désormais *MHO*), dans le cadre théorique recomposé de la représentation historique mise à l'épreuve de "l'événement aux limites" qu'est la *Shoah*.

## La relecture ricœurienne de "l'éclipse de l'événement"

C'est par la connexion entre événement et récit au moyen de l'intrigue que Ricœur établit, dans *Temps et récit*, que les événements historiques ne diffèrent pas radicalement des événements encadrés par une intrigue. L'histoire selon Ricœur ne peut pas devenir radicalement non événementielle car elle ne peut pas rompre avec le discours narratif qui est le lieu "originaire" de l'événement. Dans ce cadre, qui prend notamment comme banc d'épreuve la lecture de la thèse de Braudel, l'événement devient une "variable de l'intrigue" et y perd son caractère bref, ponctuel et explosif pour devenir un symptôme des évolutions plus "profondes," celles des niveaux géographique, économique et social. Ricœur complète et

formalise ultérieurement son analyse en distinguant trois moments et trois approches de l'événement dans l'historiographie française: 1- Événement infrasignificatif (correspondant aux orientations des historiens méthodiques); 2- Ordre et règne du sens englobant, à la limite non événementiel (correspondant aux orientations du courant des *Annales*); 3- Émergence d'événements suprasignificatifs, sursignifiants (c'est l'événement qui fait "retour" à partir des années 1970).<sup>5</sup>

Cette relecture par Ricœur de "l'éclipse de l'événement" et de la mise à l'écart de la singularité dans l'historiographie française est maintenant bien connue; elle sert à son tour de base à un nouveau récit historiographique dominant selon lequel le rejet de l'événement et de la singularité par l'histoire sociale n'était qu'une illusion d'acteurs, au motif que le récit accompagné de quasi-intrigues, de quasi-personnages et de quasi-événements n'avait jamais disparu en histoire, y compris dans l'histoire qui se voulait la plus anti-événementielle, comme le démontre alors brillamment Ricœur.

Il est cependant, à mon sens, réducteur de s'en tenir à l'idée d'une *illusion* du rejet de la singularité par les tenants de l'histoire-science sociale, idée qu'une lecture attentive de ces historiens et des analyses de Ricœur permet à mon sens de dépasser. Ce que Ricœur défend dans *Temps et récit*, c'est l'idée d'une autre événementialité promue par l'histoire qui se veut en rupture avec les différentes variantes de l'historisme dont le credo est la singularité absolue. Cette autre événementialité garde, je dirais presque envers et contre tout, un rôle primordial de démarcation pour spécifier la notion historique de structure par rapport aux acceptions des sociologues et des économistes, c'est-à-dire qu'elle maintient une référence au temps et au changement, bref elle défend le noyau dur de la spécificité épistémologique et disciplinaire de l'histoire.<sup>6</sup> Au-delà des effets de distinction et de polémique des déclarations contre l'événement et des facilités épistémologiques de l'équation entre événement et brièveté auxquelles ont pu recourir les tenants de l'histoire-science sociale (et Braudel en premier lieu), il faut entendre, avec Ricœur, la petite musique identitaire de l'historicité, de l'inscription par nature des phénomènes dans le temps incessamment reprise par les mêmes historiens. C'est ainsi que Ricœur explique qu'au troisième niveau de la thèse de Braudel, celui de la politique et des hommes, l'événement y apparaît lesté de sa traversée des autres niveaux, ceux de l'histoire des structures de longue durée et des cycles, qui en fait un élément indispensable à l'équilibre des trois niveaux de son analyse. Dans cette perspective l'événement n'est donc pas "l'importun pathétique," mais l'opérateur d'historicité irremplaçable pour les historiens, structures et conjonctures appellent l'événement comme le troisième terme de la triade, c'est ainsi que Braudel ne peut pas faire autrement, note Ricœur, que d'achever sa thèse par une mort qui est "bien celle de Philippe II."<sup>7</sup>

Ricœur cite à l'appui de sa démonstration d'autres historiens de la mouvance des *Annales* – Jacques Le Goff et Georges Duby – qui attestent du rôle maintenu de l'événement comme marqueur nécessaire d'historicité. Et c'est à propos de François Furet qu'il note que celui-ci, voulant rompre avec la croyance des acteurs de la Révolution française dans la signification de celle-ci comme rupture radicale, ne parvient pas complètement à la subsumer dans des schémas explicatifs qui laissent inévitablement un résidu et que ce "résidu c'est l'événement même."<sup>8</sup>

Je retrouve chez Marc Bloch et Lucien Febvre ce qui est bien une défense "en dernière instance" de l'événement et de la singularité, par exemple quand, précisément sur la question de la démarcation avec les sociologues, Bloch remarque que les sociologues durkheimiens

désignaient dédaigneusement comme “résidu” “des réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel,”<sup>9</sup> c'est-à-dire l'événement. Il y a de la même façon chez Lucien Febvre une défense de la singularité en histoire quand, dans sa lecture critique de la *Société féodale*, il reproche à Bloch lui-même sa démarche trop abstraite et trop sociologisante et l'absence dans son livre de “gestes d'hommes, d'hommes particuliers.”<sup>10</sup> La singularité et l'événementialité que rejettent les historiens qui se réclament de l'histoire-science sociale sont donc celles qui sont déconnectées des structures et des évolutions profondes de l'économique et du social. C'est bien à penser ensemble structure et événement que Ricœur entend travailler.

Pour terminer sa lecture de l'historiographie “anti-événementielle” des *Annales* Ricœur note que si la longue durée ne menait pas à l'événement, c'est la “dialectique vivante entre le passé, le présent et le futur” qui serait perdue pour l'historien et du même coup la longue durée privilégiée par Braudel serait rabattue sur le temps de la nature et perdrait son caractère de temps historique car le temps humain requiert toujours, ajoute-t-il “le repère du présent.” C'est en ce sens que tout changement doit être considéré comme quasi-événement et que l'histoire peut être maintenue comme science du changement. Ainsi c'est par une extension considérable de la notion d'événement qui en vient à englober toute forme de changement (sous l'appellation “quasi-événement,”) ce qui est également une forme de désingularisation de celui-ci, que Ricœur propose une issue à l'aporie des dualismes singularité *vs* conceptualisation et événement *vs* structure et qu'il rétablit le caractère “inexpugnable” de l'événement pour l'histoire. Mais c'est aussi en ouvrant la réflexion épistémologique à une autre dimension, celle tournée vers le présent et partant vers l'action et la condition historique entendue comme “régime d'existence placé sous le signe du passé comme n'étant plus et ayant été.” Cette ouverture vers ce qu'il faut appeler une ontologie du passé, on la retrouve quand Ricœur, toujours dans *Temps et récit*, examine le croisement de la question de l'individualité de l'événement avec les figures de l'altérité à partir de Paul Veyne et de Michel de Certeau pour essayer de rendre compte de l'ayant été du passé et de l'événement.

L'explication par recherche d'invariants et par individualisation des événements pensés comme des variations des invariants telle que la propose Veyne peut paraître, note Ricœur, “éclipser l'ontologie du passé” au prix d'une détemporalisation des événements, de leur extraction de tout complexe spatio-temporel. C'est par contre, selon Ricœur, Certeau qui se rapproche le plus d'une véritable “ontologie négative du passé” en définissant les événements comme des différences-écarts, certes relatifs, à des modèles mais hétérogènes à ceux-ci. Ce qui permet à Certeau de penser le passé comme une absence pour essayer de rendre compte au mieux de l'événement comme ayant été. Mais insiste Ricœur, même si la notion de différence-écart peut être utile pour la critique de l'idée d'une réduplication du passé, on reste toujours selon lui dans une démarche intemporelle définie par rapport à un modèle abstrait qui ne rend pas compte de ce qu'il y a de positif dans “la persistance du passé dans le présent” et qui ne peut pas tenir lieu de ce qui est absent et fut autrefois réel et vivant<sup>11</sup> (*Temps et récit*, 3, p. 271). C'est bien sur la question ontologique de l'énigme de la distance temporelle de ce qui a été et n'est plus et de ce qui, dans le discours historique, peut permettre de rendre compte de ce passé aboli mais préservé dans ses traces (ce qu'exprime la notion de représentance ou de lieutenance) que bute ultimement la question de l'événement.

### Le récit à l'épreuve des événements "uniquement uniques"

C'est dans le chapitre du livre III de *Temps et récit* consacré à l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction que Ricœur met à l'épreuve des événements fondateurs d'identité collective, des événements *epoch making* comme Auschwitz, l'aporie épistémologique de la dichotomie entre une histoire qui dissout l'événement dans l'explication et une attitude purement émotionnelle qui renonce à penser ce type d'événements qui "engendrent des sentiments d'une intensité éthique considérable" et qu'il qualifie "d'uniquement uniques" (*Temps et récit*, 3, p. 339). Dans ce cas, l'individuation de l'événement se fait par l'horreur (comme elle se fait par l'admiration fait remarquer Ricœur), car c'est l'horreur qui rend incomparablement unique, "uniquement unique." Notons qu'ici Ricœur ne fait pas référence au débat très nourri ouvert dès la fin des années 1960 dans le monde anglo-saxon, sur l'unicité de la Shoah au cours duquel a été avancée, par les époux Eckardt,<sup>12</sup> la notion — qu'il utilise cependant — "d'unique unicité" (*unique uniqueness*.) Dans ce passage de *Temps et récit*, Ricœur défend la nécessité d'une dialectique entre explication historique et individuation par l'horreur qui doivent se renforcer mutuellement, nécessité qu'il justifie par la nature même de l'explication historique qui fait de la rétrodiction une imputation causale singulière. Dans le même sens, la fiction peut être mise au service de l'individuation par l'horrible en fusionnant avec l'histoire dans le genre épopée qualifiée ici de négative: les victimes, remarque Ricœur crient "moins vengeance que récit." Ricœur ce faisant opère ce que j'appellerai volontiers une intégration forcée entre fiction et histoire qu'impose la problématique centrale du livre, celle du "récit comme gardien du temps" et donc de l'événement. Cette problématique est déclinée dans ce chapitre sous les auspices de la "refiguration" du temps par l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction, une "refiguration" entendue comme la structure ontologique et épistémologique qui rend histoire et fiction dépendantes l'une de l'autre.

Mais l'équation que pose Ricœur entre temps, événement et changement, indispensable à son entreprise de narrativisation de l'événement, ne fait-elle pas l'impasse sur la puissance traumatique des événements comme l'Holocauste qui représentent par excellence "l'extratextuel" et qu'aucune "clôture narrative"<sup>13</sup> n'arrive à épuiser? C'est peut-être ce qui expliquerait pourquoi Ricœur dans ce passage, pour préserver sa cohérence problématique narrativiste, défend le pré-carré épistémologique et méthodologique des règles de l'explication historique en ne doutant pas des capacités de la narrativité à rendre compte de tous les événements. Cette "refiguration" narrativiste souffre à mon sens de l'absence d'une réflexion plus poussée sur la notion "d'unique unicité" — trop rapidement reprise ici par Ricœur alors même qu'elle est l'objet d'intenses débats — et plus largement sur celle de singularité à l'épreuve des événements qui interdisent toute neutralisation éthique et qui mettent en défaut les capacités de la narration à en rendre compte comme l'Holocauste (c'est le terme employé ici par Ricœur). Pourtant un des derniers développements de *Temps et récit* est consacré à la question de "L'aporie de l'incrustabilité du temps et les limites du récit." Dans ce chapitre, malgré la confiance qu'il garde dans les ressources de la poétique du récit, Ricœur entrouvre une porte vers un doute essentiel sur les limites de la puissance de la narrativité à refigurer le temps car ce dernier reste, concède Ricœur, pour le récit aussi "l'incrustable."<sup>14</sup> Un "incrustable" qui marque ainsi les limites du récit à rendre compte de "l'énigme du mal" qui résiste à l'explication. Mais Ricœur ne transpose pas ce doute à la question des événements "uniquement uniques," ce doute lui sert surtout à poser deux

limites qui circonscrivent le domaine de validité de son entreprise: celle des prétentions du récit et du sujet constituant à maîtriser le sens et celle qui aboutirait à un nouvel obscurantisme qui entraverait la nécessaire "exigence de penser plus et de dire autrement."

Reste cependant opaque l'évocation par Ricœur de la situation où le temps échappe à notre volonté de maîtrise et surgit "du côté de qui est le véritable maître du sens," cet appel à un deçà du récit revient à reconnaître que celui-ci n'épuise pas la puissance du dire qui refigure le temps.<sup>15</sup>

Il me semble donc que *Temps et récit* n'ait pas pleinement pris la mesure de la crise qu'ouvre Auschwitz sur la question de la représentation historique du passé confronté à cette problématisation extrême de la singularité et de l'unicité de l'événement. C'est cette question que Ricœur va reprendre dans *MHO*, mais cette fois le cadre théorique de cet examen a été largement reconfiguré par la dialectique de la mémoire et de l'histoire contribuant à la représentation du passé.

Dans un texte ultérieur à la parution de *Temps et récit*, consacré au "retour de l'événement" (paru en 1992), qui peut faire office de transition avec *MHO*, Ricœur, approfondissant ce qu'il appelle la "dialectique systémo-événementielle" note, en évoquant le rôle des "événements politiques monstrueux du XXe siècle qui ont lié le retour de l'événement au retour du politique": "Si l'événement est finalement inexpugnable au plan de l'historiographie, c'est d'abord parce qu'il l'est au plan de l'histoire effective que nous faisons et subissons tous ensemble."<sup>16</sup> Ricœur rappelle ainsi que l'historien est lui aussi un agent-patient de l'histoire et dans le même temps il relie, en reprenant Reinhart Koselleck, ce caractère inexpugnable de l'événement à l'événementialité du présent où fusionnent "champ d'expérience" (le passé présent) et "horizon d'attente" (souci du futur). Ce lien entre réflexion épistémologique et ontologie de la condition historique marque plus profondément que les écrits antérieurs de Ricœur le nouveau cours réflexif de *MHO*.

#### La Shoah et les limites de la représentation historique du passé

Ce que *MHO* change pour la réflexion des historiens sur leur métier tient notamment à la nouvelle économie de l'opération historiographique que Ricœur met en tension entre une phénoménologie de la mémoire (avec la thèse de la fonction matricielle de la mémoire pour l'histoire), une ontologie de la condition historique et une eschatologie de la mémoire (avec comme horizon d'accomplissement le "pardon difficile.")

L'opération historique entrecroise, nous dit Ricœur, la phase documentaire de travail critique sur les sources, la phase d'explication/compréhension des phénomènes étudiés et la phase représentative de mise en forme littéraire ou scripturaire pour livrer au public un texte lisible. L'originalité de cette analyse par rapport aux développements antérieurs de Ricœur sur le nécessaire projet d'objectivité de l'histoire est d'insister sur l'imbrication de ces trois moments méthodologiques qui ne sont pas des étapes chronologiques. Non seulement la narrativité et la problématique de l'intrigue opèrent désormais à tous les niveaux, et plus seulement au stade de l'écriture, mais c'est aussi la contrainte incessante de l'impératif documentaire - avec son noyau dur de la critique des témoignages — qui intervient aussi bien dans le moment d'explication/compréhension que dans celui de l'écriture. Ricœur poursuit par ailleurs dans



MHO la “désingularisation narrativiste” de l’événement initiée dans *Temps et récit* en bouclant la thématique de la “dialectique” entre structure et événement, avec l’appui de Koselleck, par la reprise de l’idée du récit comme “échangeur” entre structure et événement. Reprenant en outre sa thématique de défatalisation de l’histoire, il rappelle également que l’événement, parce qu’il échappe au strict causalisme, est une fenêtre privilégiée sur les “possibles non avérés” du passé qui étaient, pour les acteurs, des présents: sensibilité à la part contingente de l’événement et sensibilité aux potentialités non réalisées du passé et trop souvent écrasées sous le talon de fer du déterminisme rétrospectif vont de pair. Mais le fil rouge du livre en ce qui concerne l’épistémologie de l’opération historique, c’est la question de la représentation historique du passé et plus précisément l’énigme de la relation d’adéquation présumée entre la représentation historique et le passé que tente de cerner la notion de représentance,<sup>17</sup> une énigme qui n’épargne évidemment pas la représentation de l’événement. Cette nouvelle problématisation recompose le compromis avec le narrativisme négocié dans *Temps et récit*, au point qu’elle a pu apparaître à certains critiques de Ricœur comme un abandon, dans MHO, de la problématique du récit et comme un “retour” au positivisme du fait.<sup>18</sup>

L’énigme de la représentance ouvre en effet une crise de confiance à l’égard du travail de l’historien: qu’est-ce qui garantit la fidélité du discours historique à ce qui est son référent dans le réel historique? Ricœur renforce encore ce doute par une remarque déstabilisante pour l’histoire: le discours historique ne peut pas se prévaloir comme la mémoire du témoin de l’attestation du phénomène de la reconnaissance (le “j’y étais.”)<sup>19</sup> Mais le but de Ricœur est de démontrer que c’est le travail lui-même de l’historien, le respect de procédures propres, qui surmonte ce handicap de l’absence de reconnaissance et plus encore que c’est la représentation historique qui confère une “augmentation de signification” au réel qu’elle vise à reconstruire, ce que ne fait pas la mémoire.

L’intervention épistémologique de Ricœur vise donc à défendre, avec les historiens, la nécessité de la dimension critique de l’histoire, seule démarche disponible au service de la vérité en histoire.

Pour mieux cerner — et réduire — la part opaque de cette énigme de la représentance, Ricœur propose de mettre les apories de la référentialité historique à l’épreuve de l’analyse historique de la *Solution finale*. C’est la qualification de la Shoah comme “événement aux limites,” vécu comme tel dans la mémoire individuelle et collective avant de l’être dans le discours de l’historien, qui installe d’abord la Shoah comme un défi à la représentation historique du passé.

À partir du livre dirigé par Saul Friedländer, *Probing the limits of representation, Nazism and the “Final Solution*, paru en 1992<sup>20</sup> à la suite d’un colloque de 1989, Ricœur précise les deux aspects liés de cette idée de limites de la représentation: d’une part les formes de représentation disponibles — et notamment celles héritées de la tradition naturaliste et réaliste du roman du XIXe siècle — seraient incapables de rendre compte de la *Solution finale* et d’autre part, de l’événement lui-même s’élève une exigence de vérité qui met à l’épreuve les possibilités mêmes de la représentation. Le problème est donc pour l’historien face à un événement qui est à la “limite de l’expérience et du discours” d’articuler précisément deux contraintes: celle interne des possibilités discursives mêmes de rendre compte de la Shoah et celle externe qu’impose au discours l’extralinguistique, c’est-à-dire l’événement lui-même.<sup>21</sup> Les implications des thèses d’Hayden White sont, lors de ce colloque de 1989, et dans le contexte de dénonciation par les



historiens des falsifications négationnistes, dramatiquement confrontées à l'historicisation de la Shoah: Hayden White réaffirme ainsi que les énoncés factuels et les comptes rendus narratifs restent indiscernables et que toutes les formes rhétoriques de narration peuvent être acceptables pour rendre compte de l'événement Shoah. Ricœur souligne l'aporie d'une telle position et réaffirme sa critique fondamentale à l'égard d'Hayden White (déjà exprimée dans *Temps et récit*), ce dernier "oubliant," écrit Ricœur,<sup>22</sup> de "spécifier le moment référentiel qui distingue l'histoire de la fiction" (ce que Ricœur qualifie de *category mistake*). Cette position d'H. White, précise Ricœur, interdit tout "compromis avec un réalisme" devenu introuvable à force d'être disqualifié comme naïf et barre donc tout accès à l'événement et toute reconnaissance de son caractère "inadmissible" (le qualificatif est repris de S. Friedländer). Mais ce réaménagement du "compromis narrativiste" de *Temps et récit* n'équivaut pas à un réductionnisme réaliste de la question de la représentation ou à une "dénarrativisation" sèche des événements, car si Ricœur appelle à articuler les modes de représentation sur ceux de l'explication/compréhension et à travers ceux-ci sur le moment documentaire et sa matrice de vérité présumée, le témoignage, c'est aussi pour mieux défendre la "fonction cognitive de la narrativité."<sup>23</sup>

Le travail d'analyse très fouillé de Ricœur des différentes positions des historiens engagés dans le débat lui confirme cependant bien "l'impossible adéquation des formes disponibles de figuration à la demande de vérité" s'élevant de l'événement, mais cela ne signifie pas, rappelle Ricœur, qu'Auschwitz soit "indicible" et qu'il faille s'interdire de "chercher sans fin à combler l'écart entre la capacité représentative du discours et la requête de l'événement."<sup>24</sup> Il invite sur ce point à explorer les modes d'expression alternatifs comme le théâtre, le film ou les arts plastiques et il s'interroge également — sans toutefois vraiment trancher —, à partir de suggestions d'Hayden White, sur d'autres formes d'écriture que l'écriture réaliste (comme l'écriture "intransitive" de Roland Barthes) qui puissent rendre compte de l'inadmissible de la Shoah.<sup>25</sup> Écrire l'histoire de la *Solution finale* reste possible si on n'oublie pas, insiste Ricœur, la nécessité de remonter des interrogations historiennes sur la représentation de la Shoah à la source ultime de la demande de vérité qui émane de l'événement, c'est-à-dire aux témoignages des protagonistes (victimes, survivants, bourreaux et spectateurs), à ce que Ricœur nomme l'expérience vive du "faire histoire." Aussi s'agit-il de réfléchir aux modalités propres à la présence, au stade de l'écriture, de cette matrice de vérité de l'opération historique que sont les témoignages, en s'interdisant notamment de "neutraliser les différences de position des témoins dans les jeux d'échelles." On retrouve là, spécifié au cas de la Shoah, le fil épistémologique qui noue l'interrogation sur l'énigme de la représentance à la thèse de la fonction matricielle de la mémoire et du témoignage pour l'histoire.

Quelle singularité, quelle unicité pour la Shoah?

C'est à partir de la réponse de Carlo Ginzburg<sup>26</sup> à Hayden White, dans le même recueil, que Ricœur introduit un nouvel enjeu du problème de la représentation historique, récurrent dans les discussions épistémologiques concernant l'histoire, celui des rapports entre jugement moral — ici de protestation — et jugement historique (entendu comme analyse historiographique). De quelle manière, face aux événements à la limite comme la Shoah, le jugement moral s'articule-t-il à la vigilance critique de l'historien? Dans quel sens peut-on parler avec Ricœur d'enchevêtrement des deux types de jugement? Or cette question concerne aussi

l'analyse faite par Ricœur des positions d'Ernst Nolte (menée dans la troisième partie du livre, dans une sous-partie consacrée à "L'historien et le juge.") Parmi les critiques faites à *MHO*, il y a celle qui reproche à Ricœur, à propos de la *Shoah*, non seulement d'abandonner la notion de "devoir de mémoire," mais aussi de séparer jugement historique et jugement moral en se focalisant "exclusivement sur l'exactitude des faits," de défendre "la neutralité axiologique du discours historique" et de "dédramatiser l'aspect tendancieux du travail de Nolte."<sup>27</sup> Rappelons sur ces points les formulations mêmes de Ricœur. Celui-ci reconnaît que l'enchevêtrement nécessaire du jugement moral et du jugement historique dans le cas de l'historicisation de la *Shoah* relève "d'une autre couche du sens historique" que celle de l'explication et ne doit pas conduire l'historien à se censurer ou à se laisser intimider. Il propose en outre de recourir de manière prudente à des catégories psychanalytiques comme celles de trauma, de répétition, de travail de mémoire ou encore de transfert; ce que lui-même a fait, par exemple, en parlant d'abus de la mémoire ou de mémoire empêchée. À propos de Nolte, Ricœur dénonce l'effet de disculpation résultant de la dissolution de la singularité des crimes nazis assimilés par Nolte à une réponse préventive aux menaces d'anéantissement venant des bolcheviks. La singularité d'Auschwitz est certes reconnue par Nolte qui parle à son propos "d'extermination transcendantale" mais quand il écrit: "la *Solution finale* diffère par essence de tous les génocides," c'est pour ajouter immédiatement: "et constitue l'exacte image inversée de l'extermination, elle aussi tendancielle, d'une classe mondiale par les bolcheviks. En ce sens elle est la copie de l'original."<sup>28</sup>

Il y a donc — sous réserve d'un examen critique à venir des notions de singularité et d'unicité — de la part de Ricœur un rejet argumenté du "glissement pervers de la similitude à la disculpation" opéré par Nolte. Par contre Ricœur admet que les positions de Nolte ouvrent une crise entre le jugement historique et le jugement moral. Ricœur pose la question ainsi: "dans quelle mesure un débat peut-il être conduit entre historiens professionnels sous la surveillance d'un jugement de condamnation déjà échu...?"<sup>29</sup> À propos de l'intervention de Jürgen Habermas dans *l'Historikerstreit*, Ricœur demande contre Nolte un argumentaire qui ne se réduise pas à des condamnations morales mais qui soit "spécifiquement historiographique." C'était, rappelons-le, déjà la position de Martin Broszat dans son débat (que Ricœur n'évoque pas) sur "l'historicisation du nazisme" avec Saul Friedländer — juste avant que n'éclate *l'Historikerstreit*.<sup>30</sup> M. Broszat réclamait de sortir de la seule "perspective politico-morale" dans le traitement du nazisme afin de l'étudier "avec les mêmes instruments différenciés dont on se sert pour d'autres périodes."

Là encore une confrontation avec des positions historiennes est nécessaire pour juger de la pertinence de l'intervention de Ricœur. J'ai choisi comme vis-à-vis des positions de Ricœur, celles de François Furet,<sup>31</sup> précisément parce qu'il peut sembler proche de Nolte et qu'il n'est pas mobilisé par Ricœur sur ces questions.

Les thèses de Nolte paraissent en effet proches (ou complémentaires) de celles de Furet sur deux points: l'idée d'une "communauté d'époque" entre communisme et nazisme (la matrice de la guerre de 1914) et celle de l'instrumentalisation de l'antifascisme par le mouvement communiste dès les années 1930 qui s'accroît après 1945. Mais il ne suit nullement Nolte jusqu'au bout de sa logique de révision parce qu'au bout de cette logique, Furet "bute" sur la *Solution finale*. Furet en effet n'adopte pas deux thèses centrales dans l'interprétation de Nolte:

celle du lien causal entre communisme et fascisme, entre le Goulag et Auschwitz, et celle du "noyau rationnel" de l'antisémitisme nazi. Furet affirme explicitement que la thèse du lien causal entre communisme et fascisme est "inexacte"; pour lui l'essentiel de l'idéologie fasciste est constitué avant la guerre de 1914 et ne peut donc procéder d'une "réaction" à la Révolution russe qui reste, elle, étrangère à la passion antisémite. Quant à la thèse de Nolte sur le caractère "dérivé" ou "imité" du génocide juif par rapport à l'extermination des koulaks, Furet la rejette sans ambiguïté. Il maintient le caractère unique du judéocide, qu'il distingue des autres massacres de masse. Mais surtout Furet oppose à Nolte qu'une telle interprétation "trop simple, à travers une causalité linéaire" peut conduire à une "disculpation partielle du nazisme," à disculper le nazisme pour "charger" le communisme. Selon Furet, Nolte, même s'il n'est pas un négationniste, n'a pas échappé à cette tentation. Furet fixe donc un critère moral — le risque de disculper le nazisme — comme limite (ou contrainte de compatibilité) à la révision des interprétations. Furet est un défenseur convaincu de l'historicisation du nazisme et de la comparaison entre celui-ci et le communisme qui ne doivent pas être, selon lui, disqualifiées comme "compréhension coupable" et c'est pour cela qu'il s'intéresse au travail de Nolte. Mais dans le même temps, dans son approche de la *Solution finale*, il place travail scientifique et jugement moral en interdépendance.

Pour Nolte, cette démarche n'est pas recevable, car c'est l'idée de "mal absolu" (que le nazisme représenterait) qui empêche de penser le lien génétique entre communisme et nazisme. Nolte, de son côté, sépare radicalement "compréhension adéquate" et point de vue éthique, histoire et morale. En absolutisant cette séparation — revendiquée au nom de "l'objectivité scientifique" — Nolte ouvre la porte à la relativisation de la criminalité du nazisme. C'est que rappelle S. Friedländer dans son débat avec M. Broszat: l'historicisation détachée de tout point de vue moral sur les crimes nazis peut mener à leur banalisation, soulignant que la distance de l'historien vis-à-vis de l'objet historique nazisme, fondée sur une condamnation morale absolue, est difficile à supprimer tant est généralisé l'aspect criminel dans toutes les sphères de la société allemande sous le nazisme. Faut-il alors admettre avec Friedländer "qu'on est toujours clairement amené à choisir non entre des faits, mais entre des interprétations enracinées dans des jugements de valeur qui ne peuvent être ni prouvés ni réfutés"?

On retrouve ainsi, du côté des historiens, l'indissociabilité entre fait et interprétation qui est peut-être une concession au relativisme et les difficultés propres à l'enchevêtrement du scientifique et des valeurs, un problème récurrent en sciences sociales mais qui est ici dramatisé par l'objet concerné et le contexte de discussion. Pourtant une majorité d'historiens considèrent qu'aucun "blocus moralisateur" (pour reprendre une expression de Friedländer) ne doit paralyser la recherche scientifique. L'usage de l'argument moral peut-il être légitime pour "encadrer," voire disqualifier la recherche empirique? Radicalisé, cet impératif moral peut amener, à donner au judéocide un statut extra-historique et par là rejoindre les positions des partisans de l'impossibilité d'historiciser la *Solution finale* qui considèrent que celle-ci transcende l'histoire. Une majorité d'historiens ont jusqu'alors refusé tout statut d'extra-historicité pour la Shoah mais ils ont aussi tenu à rejeter deux dérives symétriques: la dérive moralisante et "sacralisante" et la dérive "ultra-positiviste." Mais cette position de double rejet ne comporte pas une explicitation positive du problème.

Pour Furet, le recours à l'argument moral semble s'adosser à un argument scientifique, une caractérisation de nature historiographique de l'événement: la radicale singularité du judéocide. Mais il ne fait ainsi que déplacer les difficultés vers le thème qui est au cœur de la querelle déclenchée par les thèses de Nolte.

La position de Nolte marque à mon sens comme une frontière, une limite extrême et incertaine de la liberté d'interprétation de l'historien sur ces questions. Il me semble que Furet dans son dialogue avec Nolte a, à sa façon, marqué cette limite intellectuelle au-delà de laquelle une interprétation n'est plus historiquement recevable dans la mesure où elle peut amener à relativiser la criminalité du nazisme et plus généralement à ne pas prendre en compte le caractère inadmissible des "événements aux limites." Au-delà de cette limite commence une "zone grise" de la réflexion — il est vrai revendiquée comme telle par Nolte — qui peut à terme mener à un affaiblissement de la visée de vérité de l'histoire. C'est ce que Ricœur nomme la "frontière indélicate qui sépare la révision du révisionnisme."<sup>32</sup>

Sur la question cardinale de la singularité/unicité, et à partir des interrogations historiennes, Ricœur intervient en philosophe dans *MHO* pour soumettre cette question à l'analyse et tenter de sortir de l'aporie des rapports entre jugement historique et jugement moral, avec l'enjeu sous-jacent de la relativisation attachée à la séparation des deux jugements chez Nolte, à propos de la *Solution finale*.

Ricœur propose de distinguer trois aspects dans la question de la singularité/unicité:<sup>33</sup> 1- La singularité historique n'est pas la singularité morale, il faut mettre en place un concept de singularité relevant du jugement historique. 2- Tout événement historique est singulier au sens de non répétable. Le lien avec la singularité morale est fait par l'imputation de responsabilité à des agents, individuels ou collectifs. Ricœur évoque à ce propos le débat entre intentionnalistes et fonctionnalistes à propos de la *Solution finale* et souligne que l'interprétation fonctionnaliste est plus exposée aux interprétations disculpantes. 3- Singularité signifie aussi incomparabilité. Il faut débusquer les usages déviants du comparatisme aux fins de disculpation, mais le principe de comparaison utilisé honnêtement, précise Ricœur, est légitime en histoire — par exemple pour discuter de la problématique du totalitarisme. Ricœur fait alors la distinction entre l'exceptionnalité ou l'incomparabilité absolue — l'unicité donc — au plan moral de la *Solution finale* et l'incomparabilité relative (c'est-à-dire la comparabilité possible) au plan historiographique. Reconnaître cette comparaison historiographique possible de la Shoah avec les autres crimes de masse, c'est ne pas limiter la critique des interprétations disculpantes au seul point de vue moral et l'argumenter aussi sur le plan strictement historique. C'est très exactement ce qu'ont fait tous les historiens qui ont réfuté les arguments de Nolte lors de l'*Historikerstreit*. Et de ce point de vue, Ricœur ne fait que légitimer ou modéliser en quelque sorte sur un plan réflexif la pratique même des historiens qui, dans un contexte d'intervention déterminé, autonomisent leurs arguments historiques par rapport à leur position morale. Mais cette autonomisation de l'historique par rapport au moral n'est pas absolue ou radicale — pour reprendre le qualificatif de Nolte — et Ricœur propose, pour finir ce parcours, d'explorer un niveau de réflexivité où pourrait s'établir un lien entre l'usage moral et l'usage historiographique des notions d'unicité et d'incomparabilité. Ce niveau il l'organise autour de l'idée "d'exemplarité du singulier" qui se forme écrit-il sur "le trajet de la réception au plan de la mémoire historique" de l'événement Shoah et de l'enchevêtrement, dans les témoignages, de l'attestation et de la

protestation. Sans la reconnaissance de ce statut mixte entre attestation de réalité — défendue sans concession par Carlo Ginzburg dans son plaidoyer contre Hayden White — et protestation morale, la représentation de la Shoah ne peut pas intégrer la dimension inadmissible de celle-ci et c'est ce statut mixte qui explique pourquoi le citoyen autant que l'historien sont requis par "l'événement aux limites." Ricœur pose donc la question terminale de savoir ce que les citoyens font d'une querelle d'historiens: des citoyens qui resteraient les arbitres ultimes quant à la prétention de vérité de l'histoire. Une question qui ouvre pleinement sur la réflexion autour d'une autre thématique, celle de la fonction sociale de l'histoire et sur l'enjeu, déjà repéré par Michel de Certeau, de la "repolitisation" des sciences sociales et partant de l'histoire. Dans son commentaire de *MHO*, Hayden White<sup>34</sup> a voulu insister sur l'importance de cet "élargissement" éthique; il considère ainsi, que la troisième partie du livre ("La condition historique") est celle qui lui importe le plus en particulier parce qu'elle étend le concept d'historicité à l'éthique et à la vie politique, même s'il reconnaît que Ricœur ne va pas assez loin du côté de l'eschatologie, il n'est pas "assez messianique" note-t-il, trop prudent en somme... Au bout de la mise à l'épreuve de la représentation historique par la Shoah il y a donc la nécessaire articulation de l'épistémologie de l'opération historique à l'ontologie de la condition historique. Il y a ainsi chez Ricœur un entrecroisement difficilement sécable, même s'il tient à distinguer analytiquement des niveaux différents de "notre capacité réceptive," des problématiques proprement épistémologiques sur la représentation historique et de celles relevant de la dimension éthique et politique du travail de l'historien. Un entrecroisement qui s'origine lui-même dans l'enracinement mémoriel de la représentation historique. Le démembrement de cette chaîne argumentative qui est aussi une chaîne existentielle a un coût théorique: la sanctuarisation de sa séquence épistémologique et partant la réduction de l'histoire à sa dimension essentiellement cognitive qui coupe l'entreprise historiographique de toute fondation ontologique et de sa dimension éthique et politique, et notamment de son lien avec l'espace public. Un coût sans doute trop élevé et qui pourrait à terme nous empêcher, nous historiens, de rester dans le voisinage de ce que Ricœur nomme "l'incrutable, l'irréparable et l'irréconciliable" dont témoignent la Shoah et les "grands crimes du XXe siècle" et sur lesquels, incessamment buteront notre réflexion et "l'interminable compétition entre vœu de fidélité de la mémoire et recherche de la vérité de l'histoire."

La Shoah reste un événement *dans* notre histoire comme le rappelle H. White, et restera comme en suspens de toute clôture historicisante, témoignant, comme les autres "grands crimes du XXe siècle" de "l'incrutable, l'irréparable et l'irréconciliable."<sup>35</sup> Aussi les difficultés historiennes à repenser l'épistémologie de l'opération historiographique à l'aune des défis de la "marée mémorielle" indissociable des "grands crimes" et "événements monstrueux" du XXe siècle nous forcent, nous historiens, à nous courber non pas tant au devoir de mémoire comme l'avait diagnostiqué un temps Pierre Nora qu'au devoir de réflexivité accrue inséparable de celui d'assumer pleinement notre responsabilité sociale, politique et éthique.

- <sup>1</sup> Lucien Febvre, "Vers une autre histoire," *Revue de Métaphysique et de Morale*, LVIII, 1949, repris dans L. Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Agora Presses Pocket, 1992, (1953).
- <sup>2</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, "Champs," 1984, p. 46.
- <sup>3</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Le Seuil, 1983-1985.
- <sup>4</sup> Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- <sup>5</sup> Paul Ricœur, "Événement et sens," *Raisons pratiques*, "L'événement en perspective," II, 1991, p. 51-52.
- <sup>6</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *op.cit.*, I, p. 383.
- <sup>7</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *ibid.*, I, p. 396.
- <sup>8</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *ibid.*, I, p. 391.
- <sup>9</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993 (1949), Introduction, p. XV.
- <sup>10</sup> Lucien Febvre, "La société féodale: une synthèse critique," *Annales HES*, t. III, N. 3-4, 1941, p. 424.
- <sup>11</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *op. cit.*, III, p. 271.
- <sup>12</sup> Steven K. Katz, *The Holocaust in Historical Context*, vol. 1, *The Holocaust and Mass Death Before the Modern Age*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 54). Pour reprendre une distinction proposée dès 1980, mais souvent récusée depuis, par ces autres protagonistes importants du débat que sont les époux Eckardt, l'unicité historique de l'Holocauste n'est pas l'unicité "ordinaire," c'est une "unique unicité" (cf. Alice L. et Roy Eckardt, "The Holocaust and the Enigma of Uniqueness: A Philosophical Effort at Practical Clarification," in *The Annals*, 1980, pp. 165-178.
- <sup>13</sup> Sur l'effet de clôture du récit: Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 361.
- <sup>14</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *op. cit.*, III, p. 486.
- <sup>15</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, *op. cit.*, III, p. 467.
- <sup>16</sup> Paul Ricœur, "Le retour de l'événement," *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, 1992, vol. 104, n° 1, p. 29-35.
- <sup>17</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 359.
- <sup>18</sup> Christian Delacroix, "Les historiens français et *La mémoire, l'histoire, l'oubli* de Paul Ricœur: une réception en trompe-l'œil?", in François Dosse et Catherine Goldenstein (dir.), *Paul Ricœur: penser la mémoire*, Paris, Le Seuil, 2013.
- <sup>19</sup> Paul Ricœur, *L'écriture de l'histoire et la représentation du passé*, conférence Marc Bloch, 13 juin 2000, *Annales HSS*, juillet-août 2000, p. 736.
- <sup>20</sup> Saul Friedländer, Ed, *Probing the Limits of Representation, Nazism and the "Final Solution,"* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1992.



- <sup>21</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, op. cit., III, p. 329.
- <sup>22</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 328.
- <sup>23</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 236.
- <sup>24</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *ibid.*, p. 337-338.
- <sup>25</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, op. cit., III, p. 333.
- <sup>26</sup> Carlo Ginzburg, "Just one witness," in S. Friedländer (edit.), *Probing the Limits of Representation, Nazism and the "Final Solution,"* op. cit.
- <sup>27</sup> Rainer Rochlitz, "Mémoire et pardon. Le statut politique des actes symboliques," *Critique*, n° 646, 2001.
- <sup>28</sup> Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne (1917-1945): national-socialisme et bolchevisme*, Paris, Édition des Syrtes, 2000, 557-558.
- <sup>29</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 427.
- <sup>30</sup> Saul Friedländer, "Réflexions sur l'historisation du national-socialisme," *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 1987, Vol. 16, n°1 p. 43-54.
- <sup>31</sup> François Furet, *Fascisme et communisme*, avec Ernst Nolte, Paris, Plon, 1998.
- <sup>32</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 434.
- <sup>33</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 429-434.
- <sup>34</sup> Hayden White, "Guilty of history? The *longue durée* of Paul Ricœur," in *History and Theory*, vol. 46, 2, 2007.
- <sup>35</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 435.